

CATHERINE CUSSET

Un
brillant avenir

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman* (« L'Infini »)

EN TOUTE INNOCENCE, *roman* (« Folio », n° 3502).

À VOUS, *roman* (« Folio », n° 3900).

JOUIR, *roman* (« Folio », n° 3271).

LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman* (« Folio », n° 3501).

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman* (« Folio », n° 3725).

CONFESSIONS D'UNE RADINE (« Folio », n° 4053).

AMOURS TRANSVERSALES (« Folio », n° 4261).

UN BRILLANT AVENIR

CATHERINE CUSSET

UN
BRILLANT AVENIR

roman

nrf

GALLIMARD

*À la mémoire de John Jenkins (né Bercovici)
et de Rubin Berkovitz*

Pour Jérôme Cornette, 1969-2008

Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

À Ann, Vlad et Claire

J'ai de plus en plus l'impression que le temps n'existe absolument pas, qu'au contraire il n'y a que des espaces imbriqués les uns dans les autres [...], que les vivants et les morts au gré de leur humeur peuvent passer de l'un à l'autre, et plus j'y réfléchis, plus il me semble que nous qui sommes encore en vie, nous sommes aux yeux des morts des êtres irréels.

W. G. SEBALD (*Austerlitz*)

PREMIÈRE PARTIE

Fille

CHAPITRE 1

2003

JUSTE LE SILENCE

Alors qu'Helen déplie le matelas gonflable, elle entend Jacob tirer la chasse et ouvrir la porte de la salle de bains. Elle lève les yeux et voit son mari dans son pyjama gris à rayures blanches qui la dévisage, debout à l'entrée du salon. Elle en est agacée. Non parce qu'il ne propose pas son aide — ce n'est pas difficile de gonfler le matelas, et Jacob est devenu si maladroit qu'il vaut mieux se débrouiller sans lui — mais parce qu'il ne pose pas la question qui le tracasse de toute évidence : pourquoi sa femme couche-t-elle dans le salon ? Elle décide de garder le silence. Il peut encore articuler trois mots.

Elle ne lui demande pas non plus s'il a pris les médicaments qu'elle a laissés sur le bar de la cuisine avec un verre d'eau. S'il saute une dose, tant pis. Il n'en mourra pas. Parfois elle n'en peut plus de penser, parler, agir pour deux. C'est elle qui sort de leur emballage les vingt-quatre cachets quotidiens, et elle doit lui rappeler de les avaler. Aujourd'hui il a encore oublié de ramasser le courrier. Elle a patiemment attendu trois jours, multipliant les allusions aux factures qu'il fallait payer. En vain. Comme la boîte aux lettres était pleine, elle a fini par le lui dire. Il s'est excusé,

mais ça ne change rien. Ce n'est pas seulement la maladie, ni l'âge. Soixante-douze ans n'est pas si vieux. Mais il ne fait plus aucun effort. Et ce sera de pire en pire. Elle n'a pas envie d'y penser. C'est trop triste.

Elle appuie sur le bouton et le lit se gonfle lentement avec un grondement de moteur. Les épaules tombantes, les bras pendant le long du corps, Jacob la regarde toujours, figé comme une statue de sel. Il croit peut-être qu'elle est fâchée à cause du courrier ou parce qu'il l'a empêchée de dormir la nuit dernière en allant dix fois aux toilettes. Ou il se demande ce qu'il a bien pu oublier d'autre. Un peu d'inquiétude secouera ses neurones et ne lui fera pas de mal. D'ailleurs, s'il veut savoir, il n'a qu'à demander : « Lenoush, pourquoi dors-tu ici ce soir ? » Elle lui répondra aussitôt, gentiment, et il verra que ce n'est pas à cause de lui. Elle n'est pas fâchée contre lui. Ce n'est pas sa faute s'il est malade, bien sûr. Elle voudrait juste qu'il fasse un petit effort. Un tout petit, tout petit effort.

Quand elle lève les yeux, Jacob n'est plus là. Il s'est retiré en silence. À moins qu'elle ne l'ait pas entendu dire bonne nuit. La porte de la salle de bains se referme. La chasse d'eau résonne, pour la deuxième fois en moins de dix minutes. Elle finit de gonfler le matelas, met les draps et la couverture, puis sort sur la terrasse.

À travers le rideau, elle peut voir que la lumière dans la chambre est éteinte. Jacob doit dormir. Il n'a aucun problème pour s'endormir. Elle s'appuie contre la balustrade, allume une cigarette et regarde le miroir noir de l'Hudson entre les tours Trump. C'est une belle nuit claire de la mi-septembre, pleine d'étoiles. Elle aspire sur la cigarette, tire de profondes bouffées, rejette la fumée. La terrasse est son royaume, où elle ne dérange personne, où personne n'est

là pour la juger. C'est pour la terrasse et sa vue éblouissante sur la rivière, les tours de Midtown et les falaises du New Jersey qu'elle a choisi cet appartement quand ils ont emménagé à Manhattan il y a sept ans. Elle recule, s'assoit sur la chaise en plastique blanc, éteint sa cigarette et en allume une autre. À la télévision ce soir, elle a entendu dire que le vent soufflerait fort mercredi. Il faudra transporter les plantes à l'intérieur demain matin. Demain soir, Camille sera là et elle n'aura pas le temps. Elle boit un peu de Pepsi et se lève, enfonçant le mégot dans le cendrier plein. Juste avant de quitter la terrasse, elle va chercher sur l'étagère dans le coin la sirène en plastique bleu et rose qui fait des bulles automatiquement. Elle la pose près du cendrier. Camille adore les bulles.

Son bébé chéri. Mais ce n'est plus un bébé. Une grande fille de quatre ans. Pendant l'été son petit ventre a fondu, et depuis qu'elle est rentrée de France, elle n'utilise plus la poussette. Elle était si mignonne, dimanche, quand elle a pris la main de son grand-père et lui a dit en français : « Toi aussi, Dada : danse ! » Elle aime tant son grand-père ! Le silence de Jacob ne lui fait pas peur. Elle a sans cesse des choses à lui raconter. C'est vraiment une enfant spéciale — un gracieux et joyeux petit elfe.

Helen rentre dans l'appartement, marche droit jusqu'à la cuisine et appuie sur l'interrupteur. Rien sur le plan de travail. Pas de cachet ni de papier argenté. Elle ouvre le placard sous l'évier et vérifie la poubelle. Les emballages des médicaments s'y trouvent. Il n'a pas oublié. Elle soupire de soulagement, et un sourire éclaire son visage. Il y a donc encore de l'espoir. Elle aurait dû être plus gentille ce soir. Elle le félicitera demain matin.

Elle va se brosser les dents, éteint la lumière et se couche.

La porte de la salle de bains s'ouvre, puis se referme. Ce sera encore une nuit mouvementée. L'obscurité n'est pas complète grâce à l'écran lumineux de la télévision et aux lumières des tours Trump. Les yeux ouverts, elle regarde la pièce en l'imaginant d'ici six à huit semaines avec les nouveaux meubles, débarrassée de ces lourds canapés marron qui étaient parfaits pour le New Jersey, mais qu'elle ne peut plus supporter. Elle est surtout contente du fauteuil à trois positions. Elle a écumé tous les magasins de meubles de Manhattan avant de trouver ce qu'elle cherchait à un prix raisonnable. Jacob aura enfin un siège confortable pour lire, écouter de la musique et regarder la télévision. Quant à la banquette, elle a une structure en aluminium si légère qu'on peut la déplacer sans effort. Elle n'aura pas besoin de se pencher pour balayer dessous.

Helen ouvre les yeux. Elle a dû s'endormir. La télévision est toujours allumée, sans le son. Une femme blonde sourit, exhibant deux rangées de dents blanches éclatantes, et la caméra se rapproche de son cou jusqu'à montrer un petit pendentif en diamant. 29 dollars 99 seulement, et une parfaite imitation. Ce serait un bon cadeau de Noël pour Marie. Helen entend tirer la chasse d'eau et appuyer sur l'interrupteur, une fois, deux fois, trois fois. Il n'arrive pas à éteindre la salle de bains. Elle a pourtant mis ces plastiques fluorescents rouges et verts sur les interrupteurs, afin qu'il sache où appuyer. Dans la journée il y arrive sans problème, même avec ses mains tremblantes. La nuit, son trouble s'accroît.

Quand elle rouvre les yeux, il est quatre heures vingt. La pièce est silencieuse. Quelque chose a dû la réveiller. La chasse d'eau peut-être. Elle aussi a envie d'aller aux toilettes. Elle a du mal à s'extirper de son lit gonflable au niveau du sol et à se lever. Elle met ses chaussons. En sor-

tant de la salle de bains, elle entre à pas de loup dans la chambre. Les meubles blancs se distinguent nettement dans la pénombre. La température s'est rafraîchie. Jacob a repoussé la couverture et dort découvert. Comme si tous ses maux ne suffisaient pas, il va attraper un rhume. Elle s'approche, attrape la couverture et le recouvre. Il ne peut vraiment rien faire sans elle. Même pas dormir. Elle s'éloigne quand la pensée l'effleure que le visage de Jacob est étonnamment blanc. Elle se retourne brusquement et s'avance vers le lit. Elle pousse un cri.

Il y a un sac en plastique sur sa tête.

Elle croit qu'elle hallucine. Mais ses yeux s'habituent à l'obscurité et elle distingue nettement le sac en plastique blanc marqué AS en grosses lettres vertes, du supermarché *Associated Supermarket* en bas de leur immeuble. Il couvre jusqu'au cou le visage de Jacob. Elle fait un pas en avant.

« Jacob! Jacob! »

Il ne bouge pas. Elle tend la main, s'empare d'une poignée, et tire. Mais le sac est coincé sous la tête. Elle s'arrête, paniquée. Elle a peur de voir ce qu'il y a dessous. Et elle laisse partout ses empreintes... Sa main reste suspendue. Impossible de poursuivre son geste et sa pensée. Trop menaçant, trop affreux.

Elle court hors de la chambre, jusqu'à la table d'ordinateur dans le salon sur laquelle est posé le téléphone. Malgré son tremblement, elle réussit à appuyer sur les touches 911. Une femme lui répond après deux sonneries.

« Mon mari! Oh, oh, oh! Il... il a un sac sur la tête, un sac en plastique!

— Il est conscient, madame?

— Je ne sais pas! Il dormait, je l'ai entendu aller aux toilettes, je couchais dans le salon, je me suis levée et

comme il faisait froid je suis entrée dans la chambre... et il avait un sac... » Elle éclate en sanglots.

« Madame, calmez-vous. Donnez-moi votre adresse. Parlez clairement. »

Elle indique son adresse, le numéro de l'appartement, le numéro de téléphone.

« Vous avez ôté le sac ? demande l'opératrice.

— Non ! Je n'ose pas...

— Enlevez-le tout de suite.

— Il faut que j'aïlle dans la chambre, là je suis dans le salon, je...

— Allez-y. Enlevez le sac, revenez au téléphone et faites ce que je vous dirai. »

Elle pose le combiné près du téléphone et retourne dans la chambre. Elle a du mal à respirer. Contournant le lit, elle s'approche de Jacob. Sans le regarder, elle met ses mains sur le sac, près du haut de sa tête, prend le plastique entre ses doigts et tire. Le sac ne bouge pas, bloqué par le poids de la tête. Elle doit agripper le plastique de ses deux mains et bander ses muscles pour réussir à l'ôter. Jacob n'ouvre pas les yeux. Elle fait le tour du lit pour décrocher le téléphone sur la table de chevet de l'autre côté.

« J'ai enlevé le sac.

— Il respire ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, ooooh...

— Madame, tenez bon, j'ai besoin de vous. Il faut que vous basculiez sa tête en arrière. Vous m'entendez ? Mettez vos doigts sous son menton et basculez sa tête en arrière. »

Helen retourne de l'autre côté du lit. Elle ne peut toujours pas le regarder. Que doit-elle faire ? Elle revient prendre le téléphone.

« Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que vous dites, je ne peux pas le faire, je ne sais pas... »

— Madame, écoutez-moi. N'ayez pas peur. Vous avez déjà pris un cours de secouriste ?

— De quoi ?

— De secouriste. Vous devez basculer sa tête en arrière pour qu'il n'avale pas sa langue. Ensuite, vous lui pincez le nez et vous lui faites du bouche-à-bouche. Puis vous appuyez très fort sur sa poitrine. »

Cette femme lui parle chinois.

« Je suis désolée, je ne sais pas, je ne peux pas, oh, s'il vous plaît... »

— Madame, j'entends les sirènes dans le téléphone. Les secours arrivent. Ils seront à votre porte dans quelques minutes. Ouvrez-leur. D'accord ? »

Les sirènes ? Helen n'entend rien. Juste le silence.

CHAPITRE 2

1941

LA PETITE FILLE DE BESSARABIE

Il y a l'avant et l'après.

L'avant. Pieds nus courant sur l'herbe. L'odeur de terre mouillée après la pluie. Les boutons-d'or qu'elle cueillait. Pour sa mère? Elle imagine le visage aux pommettes écartées, le sourire, le fichu couvrant les cheveux châtain clair attachés en chignon, la robe bleu ciel et le tablier blanc. « Les enfants! Venez goûter! » L'image de mère qu'elle a dû voir, plus tard, dans un livre pour enfants.

Il y avait des animaux. Elle en est sûre. Les moutons contre lesquels elle se pelotonnait, les agneaux qui mangeaient des feuilles dans le creux de sa main. Elle les entend bêler. Et des vaches. Elle voit Bunica sur un tabouret de bois, en train de les traire. « Tiens, Nounoush. Bois. C'est bon pour toi. » Elle n'aimait pas le lait. Elle obéissait.

Elle se rappelle l'église en bois blanc avec sa longue flèche. Sur le banc elle était assise à côté de sa grand-mère. « Chuut... » grondait Bunica. Qui faisait du bruit? Les deux garçons? Elle ne les voit pas, mais ils devaient être assis près d'elle sur le banc. Bunica avait une jupe large avec deux grandes poches où Elena jetait ses boutons-d'or en rentrant de la messe. Le dimanche, elle n'avait pas le

Photocomposition CMB Graphic
Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, mai 2008.
Dépôt légal : mai 2008.
Numéro d'imprimeur :

ISBN : 978-2-07-012198-4/Imprimé en France.

160469



Un brillant avenir Catherine Cusset

Cette édition électronique du livre
Un brillant avenir de *Catherine Cusset*
a été réalisée le 29 juin 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070121984).

Code Sodis : N31713 - ISBN : 9782072403897.

Numéro d'édition : 160469.